

CHAPITRE PREMIER

NEW YORK

J'avais vingt-quatre ans et pas mal d'illusions lorsque, jeune photographe, j'ai débarqué à New York pendant l'été 1962. J'avais gagné une bourse pour étudier la photographie au Smithsonian Institute, dans le Bronx, grâce à une série de clichés sur les rapatriés. J'étais censé ne rester que trois mois, mais je suis tombé amoureux de cette ville et j'y suis resté. Après mon stage dans cette école du Bronx, j'avais trouvé un petit boulot dans un laboratoire photo de la 42^e Rue et, tous les soirs, je pouvais assouvir ma passion : Broadway. J'adorais l'atmosphère artificielle, les fêtes sur commande et, surtout, les actrices ! Les reportages ne m'intéressaient guère, j'aimais photographier avant tout les femmes !

Peu à peu, je m'étais fait un cercle de connaissances, pas parmi les stars de Broadway, mais dans la microsociété qui gravite autour, des gens qui montaient des pièces ineptes dans de minuscules théâtres, ou lisaient leurs vers dans des cafés et rêvaient d'un succès qu'ils n'atteindraient sans doute jamais.

C'est là que j'ai rencontré Hannah. Elle était belle, mais s'en cachait presque : elle semblait ne jamais coiffer ses longs cheveux bruns et ne portait que des pantalons et

d'amples chemises d'homme. Elle était intelligente, cultivée, et elle poursuivait des études à Columbia tout en écrivant des pièces et des poèmes qu'elle ne montrait jamais à personne. Elle ne montrait rien, d'ailleurs : après plus d'un an de vie commune, elle n'avait toujours pas voulu poser pour moi et elle ne concevait de faire l'amour que dans l'obscurité la plus complète. Cent fois, en caressant son ventre plat, la touffe abondante de son pubis, j'avais tenté de la convaincre de se raser le sexe, comme les modèles, et, au moins, de me laisser faire d'elle quelques nus académiques. Mais elle ne voulait rien entendre, sa pudeur excessive m'enrageait et je me retournais, ravalant ma frustration, l'imaginant en train de s'exhiber pour moi, de jouer dans des pièces où je la dirigerais et l'obligerais à se livrer à toutes sortes d'actes obscènes, le genre de choses qu'elle refusait en déclarant :

— Je ne suis pas une putain !

Christie était sa meilleure amie, sa confidente et sa cour : sans beaucoup de personnalité, elle lui vouait une admiration sans borne. Hannah portait des chemises d'ouvrier à gros carreaux, alors Christie en portait aussi, même si, avec son physique de sage petite Américaine – blonde, dodue, visage enfantin – elles ne lui allaient pas du tout. Elle n'avait pas terminé ses études secondaires, mais elle lisait les mêmes livres qu'Hannah sur la philosophie et le théâtre. Elle avait même emménagé dans le même immeuble que nous, près de Mount Morris Park.

Un soir que je rentrais d'une prise de vue particulièrement pénible chez une ex-cantatrice de Washington Heights, j'ai vu la porte de Christie s'entrouvrir, comme si elle guettait mon arrivée. Hannah était partie à une conférence à Columbia et Christie avait absolument besoin de répéter son texte pour une audition le lendemain. J'ai accepté et elle m'a fait entrer dans son minuscule

deux-pièces. Elle regardait les appareils que je portais en bandoulière.

— J'espère que tu feras des photos de moi un jour...

Nos regards se sont croisés et elle a rougi.

— Je veux dire, si un jour, je deviens connue !

Elle n'était pas déguisée en beatnik, pour une fois ; elle portait une robe sans manches qui dégageait sa gorge et ses épaules rondes ; ses cheveux raides, d'un blond très clair, étaient relevés en un haut chignon.

J'ai posé mes appareils et mon manteau et elle m'a tendu un verre de vin bon marché.

— Tu feras le rôle de Werner, si tu veux bien. Je serai mademoiselle Esther...

Je lui ai donné la réplique un moment – elle connaissait son texte, mais le jouait d'une manière excessive – puis j'ai dû m'excuser pour aller à la salle de bains. Elle m'a rattrapé au moment où j'allais refermer la porte. Affolée, rougissante, elle s'est écriée :

— Oh, mon Dieu, je n'aurais jamais dû laisser tout ça en plan !

Elle s'est pressée contre moi pour entrer dans la salle de bains et y ramasser deux séries de sous-vêtements étendus sur un porte-serviettes. J'ai eu tout le temps d'admirer culottes, porte-jarretelles et soutiens-gorge, le tout en fine dentelle noire.

— Je ne voudrais pas que tu croies... Oh, et ce rasoir ! Je suis désolée, Jacques, j'aurais dû débarrasser tout ça, mais j'étais tellement prise par mon texte... Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

— Allons, Chris ! Ce n'est quand même pas un drame, la plupart des femmes se rasent les jambes... Je crois même qu'Hannah le fait.

Elle a levé ses grands yeux pâles vers moi. Sous sa mèche blonde, son front rougissait encore.